

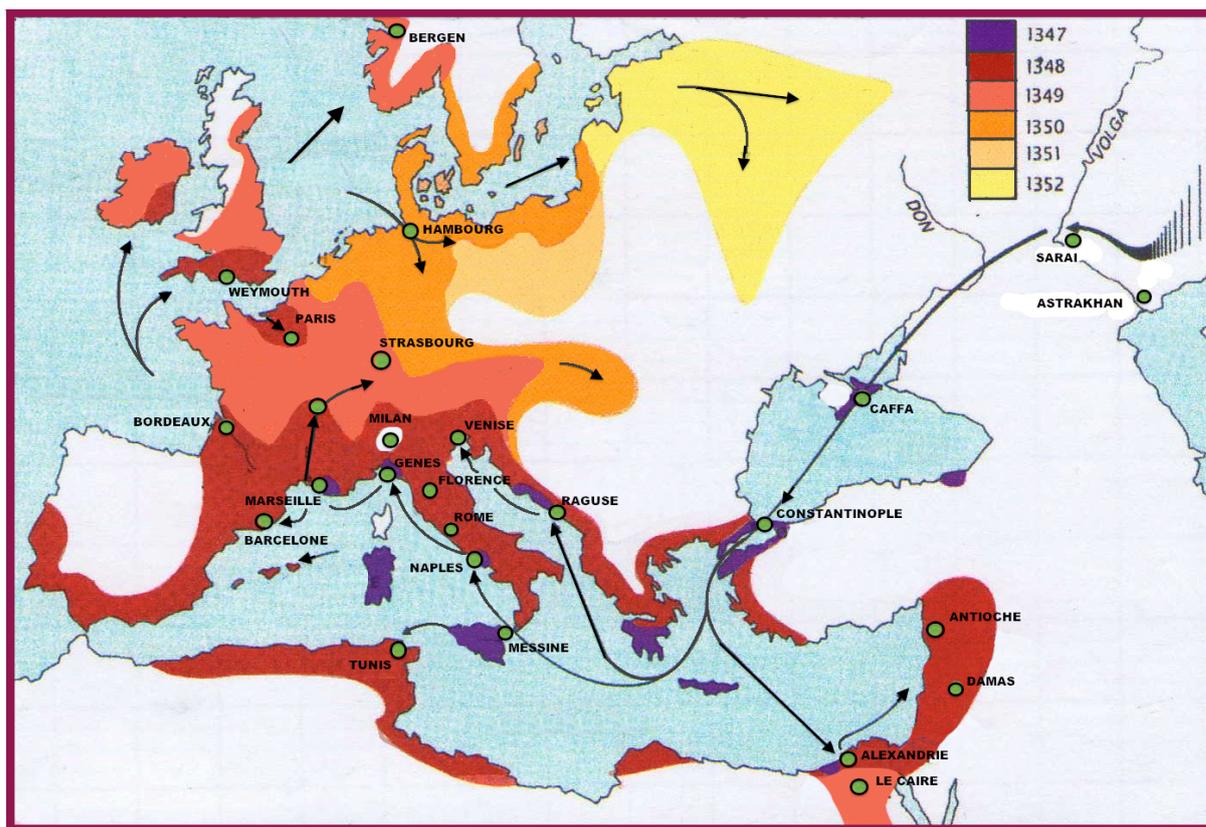
Peste et panique à Florence

En 1349, Strasbourg a été touchée par la Grande Peste venue d'Orient. On sait qu'elle a déclenché un terrible pogrom contre les juifs de la ville, mais les chroniques sont plutôt succinctes sur les symptômes et les effets de l'épidémie. Il nous a donc paru intéressant de nous tourner vers la ville de Florence, qui se trouvait sur le trajet de la Peste. Les effets du mal et les réactions de la population y sont au contraire très bien décrits dans le *Décameron* de Boccace (1349-1353). Nous en reproduisons ici les paragraphes les plus saisissants, qui permettent de s'imaginer ce qu'a été la même Peste à Strasbourg.

L'idéal serait évidemment aller voir dans d'autres villes d'Europe comment l'épidémie s'est manifestée et comment on y a réagi. Pour des raisons d'espace, nous nous cantonnerons donc à Florence.

La Peste arrive. Boccace raconte :

« On était déjà parvenu en l'année 1348 de la féconde incarnation du fils



La progression de la Grande Peste, de port en port, puis le long des axes de communication terrestres. Strasbourg est atteint au printemps 1349.

de Dieu, quand la cité de Florence, noble entre les plus fameuses de l'Italie, fut en proie à l'épidémie mortelle. Que la peste fût l'œuvre des influences astrales ou le résultat de nos iniquités et que Dieu, dans sa juste colère, l'eût précipitée sur les hommes en punition de nos crimes (1), toujours est-il qu'elle s'était déclarée, quelques années avant, dans les pays d'Orient, où elle avait entraîné la perte d'une quantité innombrable de vies humaines. Puis, sans arrêt, gagnant de proche en proche, elle s'était, pour nos malheurs propagée vers l'Occident (2). »

Impuissance de la religion et de la médecine



Guy de Chauliac (Env. 1298 - 1368)), seul médecin contemporain de la Peste dont l'histoire médicale ait retenu le nom, parmi des confrères absolument impuissants. On s'inspirera encore de lui au 16^e siècle.

« Toute mesure de prophylaxie s'avéra sans effet. Les agents spécialement préposés eurent beau nettoyer la ville des monceaux d'ordures (3). On eut beau interdire l'entrée de la ville à tout malade et multiplier les prescriptions d'hygiène (4). On eut beau recourir, et mille fois plutôt qu'une, aux suppliques et prières qui sont d'usage dans les processions, et à celles d'un autre genre, dont les dévots s'acquittent

envers Dieu (5). Rien n'y fit. Dès les jours printaniers de l'année que j'ai dite, l'horrible fléau commença, de façon surprenante, à manifester ses ravages douloureux (6).

Les symptômes de la maladie

« Mais ce ne fut point comme en Orient, où le saignement de nez était le signe évident d'une mort inéluctable. Chez nous, au début de l'épidémie, et qu'il s'agît des hommes ou des femmes, certaines enflures se produisaient à l'aine ou sous l'aisselle : les unes devenaient grosses comme des pommes ordinaires, d'autres comme un œuf, d'autres un peu plus ou un peu moins. On les appelait vulgairement bubons. Puis, du double domaine où ils étaient d'abord apparus, les bubons ne tardèrent pas, pour semer la mort, à grossir indifféremment sur n'importe quelle partie du corps. Après quoi le symptôme du mal se transforma en taches noires ou livides, qui, sur beaucoup, se montraient aux bras, aux cuisses, et en tout autre point, et que, tantôt grandes et espacées, tantôt serrées et menue. Comme le bubon avait

d'abord été, et était encore l'indice d'une mort assurée, il n'en allait pas autrement de ces taches pour ceux qui en étaient porteurs (7).

L'impuissance des hommes face au fléau

Quant au traitement de la maladie, il n'était point d'ordonnance médicale ou de remède efficace qui pût amener la guérison ou procurer quelque allègement. La nature de l'affection s'y opposait-elle ? Fallait-il incriminer les médecins ? Et sans parler de tous les praticiens à diplômes, on avait vu grandir dans d'incroyables proportions de nombre tous ceux, hommes ou femmes, qui exerçaient sans aucune connaissance préalable. Leur ignorance, dis-je, était incapable de déceler l'origine du mal et, par conséquent, de trouver le remède approprié ? (8) Toujours est-il que les guérisons étaient rares et que, dans les trois jours qui suivaient l'apparition des symptômes déjà signalés, et plus ou moins vite selon les cas, mais généralement sans fièvre et sans autre trouble apparent, presque tous les gens atteints décédaient (8)

L'intensité de l'épidémie s'accrut du fait que les malades, par leur commerce journalier, contaminaient les individus encore sains. Ainsi en est-il du feu, alimenté par les matières sèches ou grasses qui lui sont contigües. Ce qui propagea encore le désastre, c'est non seulement que la société et la conversation des malades le communiquaient aux personnes bien portantes, en provoquant la mort, c'est de plus que le contact des vêtements ou de tout ce que les pestiférés avaient touché ou manié pour leur compte, paraissait transmettre le mal au nouvel usager (9).

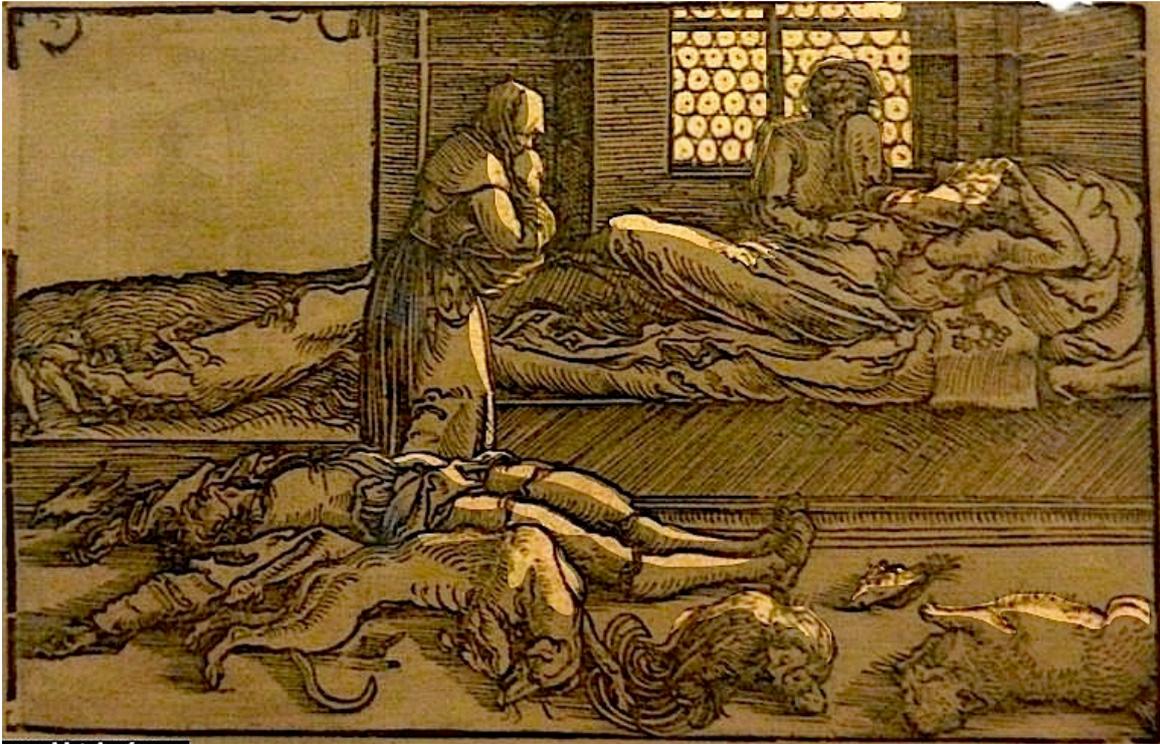


Cette enluminure illustre plusieurs aspects de l'épidémie. D'abord l'impuissance des médecins, tel celui-ci, qui consulte le ciel et les astres. Puis les symptômes sur les malades. Enfin le rôle de la promiscuité dans la transmission. Ici, les deux malades sont des époux, mais des familles entières partageaient le même lit.

La maladie saute la barrière des espèces

« Ecoutez le prodige qu'il me faut vous dire. Et si je ne l'avais, comme beaucoup vu de mes propres yeux, j'oserais difficilement y croire, et à plus

forte raison l'écrire, l'eussé-je entendu de personnes dignes de foi. Le fléau dont je parle se transmettait de l'un à l'autre avec tant de force et de naturel



Cette illustration du *Décameron* montre les corps des humains et des animaux jonchant pêle-mêle une habitation. Le côté universel et impitoyable du fléau explique des réactions tels les cortèges de Flagellants ou le pogrom des juifs.

que non seulement l'infection jouait d'homme à homme, mais qu'il se produisit un phénomène bien plus surprenant et maintes fois constaté. Un objet qui appartenait à un malade ou à une victime de la peste était-il touché par un être sans rapport avec l'espèce humaine ? Non seulement cette créature était frappée, mais elle mourait à bref délai (10) Voici entre autres faits ce que mes yeux - je viens de vous le dire - ont un jour observé. On avait jeté sur la voie publique les haillons d'un infortuné mort de l'épidémie. Butant contre eux, deux porcs - c'est la coutume des ces bêtes - les emportent aux griffes, puis aux crocs, et y frottent leurs groins. Presque aussitôt, comme empoisonnés, les voilà tous deux à donner quelques signes de vertige, et tombant morts à terre sur les haillons qu'ils avaient trainés pour leur malheur (11). »

Source : Boccace, *Le Décaméron*, traduction Jean Bourciez, Paris 1967

Pierre Jacob.

Notes

- (1) La médecine de l'époque ne permettant pas de comprendre les mécanismes de l'infection, on recourut à ces deux explications. La colère divine figurera aussi parmi les explications de la syphilis, arrivée à Strasbourg en 1495. Mathias von Neuenburg, p. 173 : « Les savants, bien qu'ils avancent toutes sortes de choses, ne purent fournir qu'une seule explication : la volonté de Dieu ». Parmi les médecins de l'époque, un seul a été retenu par la postérité, Guy de Chauliac, un Français.
- (2) Les germes avaient prospéré dans les grands foyers de peuplement d'Orient, puis avaient traversé les déserts d'Asie centrale en utilisant la puce comme hôte. Au siège de Caffa, un comptoir génois de la mer d'Azov, les Tatars avaient catapulté des cadavres pesteux dans la ville. Les marins Génois, pris de panique, avaient embarqué puis répandu la Peste dans toutes les villes portuaires où ils jetaient l'ancre. La mise en quarantaine des équipages ne servit à rien : les rats savent nager. Mathias von Neuenburg, p. 172.
- (3) L'hygiène des rues de Strasbourg, à cette époque était également approximative. Lorsqu'en 1332, on décida pour la première fois de fermer de nuit les portes de la ville, on se rendit compte qu'elles étaient bloquées par les immondices accumulées. Il fallut les dégager à la pioche.
- (4) Il apparaît ici que les contemporains avaient compris le rôle de la saleté et la cohabitation dans la propagation de la maladie. Closener 99 signale que la ville a ordonné l'enterrement immédiat des défunts, sans cortège funèbre.
- (5) A Strasbourg, un an plus tard, on verra arriver des cortèges de Flagellants, avant même que la maladie ne prenne son plein effet. On en trouve une description dans la chronique de Closener. Le mode de vie peu hygiénique de ces derniers (ils se fouettaient en rond et ne se lavaient pas) semble avoir favorisé l'extension de la maladie : Closener, p. 98 : « Et aussi longtemps que les Flagellants étaient là, on mourait ; lorsqu'ils partirent, la mortalité diminua ».
- (6) Classique : dès que les températures remontent, l'épidémie reprend ses ravages. L'arrivée de l'hiver « gèle » ensuite son action. Cela se vérifie aussi à Strasbourg.

- (7) Chez Closener, p. 98 : *Die lute die do sturbent, die sturbent alle an bulen und an druesen, die sich erhubent under den armen un obenan an den beinen ; un wen die bulen ankommt, die do sterben soltent, die sturben an dem vierden tage, oder an dem dirten, oder an dem andern ; eteliche sturbent ouch des ersten tages.*
- (8) Même situation à Strasbourg. A côté des médecins officiels, on trouvait une foule de para-médicaux : maîtres baigneurs, barbiers, etc. Ces métiers n'étaient pas réglementés. Le bourreau lui-même faisait des pommades. La masse de la population devait compter sur des remèdes « de bonne femme ». Dans le sermon tenu à la cathédrale par le chef des Flagellants, on trouve ces curieux conseils contre la Peste : « Et personne ne doit s'effrayer des jours de maladie : quiconque a peur, meurt immédiatement. Pour les jours de maladie, il est bon d'utiliser de l'huile de lis blancs et de l'huile de graines de tilleul, que l'on chauffe, et que l'on prend dans un tissu de laine blanc pour l'exprimer...avant de le poser sur le malade. Le vinaigre et de l'alimentation amère sont également bons pour les jours de maladie ».
- (9) Closener, p. 98 : « La mortalité était si grande que couramment, on déposait dans chaque chapelle 7, 8, 9 ou 10 corps, voire plus, sans compter ceux que l'on enterrait près des monastères ou que l'on portait à l'hôpital. Ils étaient très nombreux, de sorte que la fosse de l'hôpital, près de l'église, dut être déplacée dans un grand jardin. Elle était devenue trop petite ». P. 99, Closener rapporte un chiffre de 16 000 morts, mais le met en doute. Il précise aussi que des gens qui avaient déjà des bubons ont été nourris, et qu'ils ont guéri (sic). Ce qui impliquerait que des malades ont été abandonnés par leur entourage, et qu'on a cessé de les alimenter, précipitant ainsi leur mort ? Mathias von Neuenburg, p. 173 : *wie ansteckend die Krankheit, weshalb die Eltern sich nicht um ihre Kinder kümmern und umgekehrt, die Gefährten nicht um ihre Gefährten noch die Diener nach ihren Herren fragten...*
- (10) Après la disparition de familles entières, leurs héritiers, en occupant leurs logements, furent infectés à leur tour. Mathias von Neuenburg p. 173 : « Combien de maisons restaient inoccupées, avec tout leur mobilier, et dans lesquelles personne n'osait pénétrer ... »

- (11) La même observation a dû être faite à Strasbourg, à propos des puits publics, lieu de contact obligé entre personnes. Les autorités les font fermer, de sorte qu'à la réunion de Benfeld, on accuse l'ammeister de savoir que les juifs empoisonnaient les puits.
- (12) Dès 1097, on interdisait aux bourgeois élevant des porcs de les laisser divaguer dans les rues. *Revue d'Alsace*, 1865. Les seuls qui étaient tolérés étaient ceux des Antonites.

Petite bibliographie

BOCCACE, *Le Décaméron*, traduction Jean Bourciez, Paris 1967

Strassburger Chronik, von Fritsche Closener, Bibliotek des literarischen Vereins, Stuttgart, 1843.

Die Chronik des Mathias von Neuenburg, trad. Georg Grandaur, Leipzig, 1899.